

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Le nom de *Kisber* est encore à l'ordre du jour, et c'est justice. La victoire du cheval de M. Baltazzi, le triomphateur acclamé du Grand-Prix, est de celles qu'on aime à saluer, car elles n'ont rien en elles qui puisse troubler plus tard la paix des nations. *Kisber*, d'ailleurs, a des droits particuliers à nos sympathies, sa gloire touchant de fort près au domaine que nous cultivons, c'est-à-dire à la mode. Sans cela, peut-être n'aurions-nous eu pour ce héros qu'une silencieuse indifférence, sachant trop bien que les souvenirs, les renommées, les gloires même, ne vivent, comme les roses, que l'espace d'un matin !

Au point de vue de la mode, il est intéressant de voir ce qu'a été la journée du Grand-Prix, ce Longchamp d'autrefois, en tant que toilettes à sensation. Pour ne rien perdre, nous sommes allée en voiture au-devant de ce fameux « retour des courses », et le spectacle en valait vraiment la peine. Jamais nous n'avions vu pareille avalanche d'équipages et de véhicules de toute sorte ; rarement aussi nous avons assisté à un plus intéressant défilé de toilettes. Nous allons essayer de dire ce qui nous a le plus frappée ; comme c'est un récit que nous allons faire, et non des conseils que nous donnerons, on ne nous en voudra pas trop de l'élégance souvent outrée des modèles que nous citerons.

Comme physionomie générale, en ce jour solennel, nous voyons les nuances claires dominer et le rouge cardinal accentuer de sa note tranchante la couleur d'ensemble.

Chose étrange que la mode, êtres bizarres que les femmes !... A peine la première ombrelle rouge inaugurée par la comtesse de P... a-t-elle étonné tout Paris et soulevé un monde de réflexions, que voici les ombrelles rouges décrétées de haute élégance. On en a vu deux, trois, et au retour du Grand-Prix on ne les comptait plus... Toutes les brebis de Panurge ne sont pas mortes !

Nous remarquons un certain nombre de chapeaux *Marie-Amélie* très-bien portés. Cette coiffure prend son nom de sa

vague ressemblance avec les chapeaux de 1830 ; comme la leur, sa calotte est pointue et garnie à l'extrémité de panaches de plumes ou de fleurs. Nous sommes portée à croire que cette forme sera adoptée l'hiver prochain.

Comment décrire toutes les toilettes qui nous ont charmée à ce fameux défilé ? Les détails seront incomplets forcément, car c'est presque à vol d'oiseau que nous les prenons. Voici, par exemple,

un costume gros bleu couvert de guirlandes de broderies bouton d'or ; le chapeau assorti est orné de ruban bleu et de boutons d'or en touffes.

Ici c'est une robe extracollante, en faille rose chair, avec écharpes et franges de même teinte placées très-bas sur le jupon. Chapeau *Gainsborough* en paille, doublé dessous de soie assortie et garni dessus de plumes de même teinte posées en panache.

Là c'est un costume en faille gris perle et rose, gracieux mélange de volants plissés en cornet et de dentelle crème. Fichu et chapeau assortis. Ombrelle crème et haute dentelle.

Plus loin c'est une magnifique toilette composée d'écharpes en mousseline blanche des Indes brodée ; ces écharpes, garnies de valenciennes recouvrent une robe de faille bleu pâle. Fichu *Marie-Antoinette* en mousseline pareille aux écharpes, fixé à la taille par un bouquet de roses. Guirlande de roses pâles pour le chapeau. Ombrelle toute blanche avec volant de valenciennes.

Voici une toilette fort excentrique : c'est un mélange de faille chair pour la robe et de faille rouge cardinal pour une tunique-écharpe et une écharpe-*Clarisse Harlowe* ; toutes deux sont garnies de franges grelot couleur chair. La dernière, posée au ras des épaules, est fixée au milieu de la poitrine par un nœud. Le devant du corsage est fermé par des étoiles de diamants ! Quant au chapeau, c'est une calotte russe en paillason, rayée de velours rouges étroits, avec bouquet de plumes de mêmes teintes sur le côté. L'ombrelle est de couleur chair dessus et rouge pour l'intérieur.



P. N° 316. — TOILETTE DE PLAGE.

Nous devons citer, comme très-réussie, une toilette rose pâle, garnie devant de volants de velours violet et d'une étoile de velours au corsage.

Une autre toilette de circonstance, en faille bleu électrique, garnie derrière de petits volants froncés, n'était pas moins heureusement combinée. Tunique duchesse en crêpe de Chine faisant le vide sur les volants qu'elle laisse à découvert. Blonde espagnole sur tous les bords. Mantille de même étoffe, encadrée de dentelles assorties, se fixant au milieu de la taille derrière et nouée devant. Chapeau formé d'une couronne de muguet, avec fond de tulle blanc, couvert de roses de mai; barbes en tulle blanc nouées devant.

Nous avons encore vu des toilettes entièrement blanches ou crème, mélange de faille et de laine avec plissés et dentelles, ou riches franges. Une, entre autres, était égayée par un bouquet de corsage composé de myosotis; chapeau *Pifferaro*, en crin blanc, orné d'écharpes de tulle blanc et de bouquets détachés de myosotis.

Nous terminerons cette « revue » en constatant que beaucoup de jolies toilettes étaient en partie cachées par d'élégants burnous et dolmans des Indes. Quelquefois ces vêtements descendaient visiblement d'un châle de l'Inde, antique et solennel, sans pour cela perdre le moins du monde en élégance.

En dehors de toutes ces splendeurs, la mode est aux petits châles, ainsi que nous l'avons déjà annoncé; nous nous plaisons à en signaler de nouveau le succès. Ces châles, soit en crêpe de Chine, soit en cachemire, sont ornés de franges ou de dentelle. La petite pointe, tout en dentelle blanche, se met aussi dehors; lorsqu'on sait porter le châle, rien n'est plus gracieux.

Mary d'AUBERVILLE.

Description des gravures dans le texte.

P. N° 316.

TOILETTE DE PLAGE. — Costume en armure de laine bleu mode et faille plus foncée. (Se reporter, pour l'explication complète, à la gravure coloriée n° 1335 C annexée à ce numéro). Jupou à traine, entouré d'un volant plissé. — Tunique très-ample et longue, terminée par un biais de faille; le milieu derrière forme une cascade de pouffs. — Tablier-écharpe en faille, garni de franges à tête grillée assorties au ton de la laine. Ce tablier s'allonge en biais sur le devant de la tunique, qu'il traverse également en biais pour se fixer au bas sur le côté. — Cuirasse encadrée, dans le haut, d'un col-fichu en faille, lequel se croise devant. Plissés de faille au bas des manches. — Lingerie plate en toile. — Chapeau de paille à double bavolet de paille et de faille bleue. La passe renversée est garnie sur le côté d'une grosse touffe de géraniums roses.

G. N° 643.

TOILETTE DE SOIRÉE POUR CASINO. — Costume en cachemire des Indes crème et faille assortie. — Jupou à traine, complètement coulissé et rayé de bandes de faille encadrées de blonde anglaise crème. Une écharpe en gaze rouge cardinal entoure en biais le devant de la jupe pour se fixer au bas, sur le côté, en formant un large nœud. — Cuirasse plus courte derrière que devant, où elle s'allonge en une pointe arrondie entourée de dentelle. Un fichu, formé d'un ruban rouge et de dentelles, encadre l'ouverture du corsage et se termine par un nœud. Manche duchesse, avec dentelle crème formant la tête du volant; un bracelet de ruban noué dessus complète le tout. — Sous-manche de dentelle assortie. — Pouff de muguet en coiffure.

G. N° 647.

TOILETTES DE RÉCEPTION A LA CAMPAGNE. — 1. Costume en linon crème et faille marron. — Jupou à courte traine. — Tunique toute plissée devant, avec poche coulissée sur le côté où elle se termine par un nœud de ruban

assorti au jupon. La tunique est gracieusement drapée derrière et tous ses bords sont garnis d'un volant à tête coulissée. — Veston demi-ajusté, ouvert en châle; l'écart du bas laisse apercevoir un gilet-cuirasse garni de petits boutons de nacre. Broderie festonnant sur les bords du veston, y compris l'ouverture du haut, laquelle est encadrée par une draperie de faille brune fermée par un nœud. (Notons, en passant, que l'encolure du gilet est entourée d'une valenciennes avec cravate assortie aux garnitures.) Le bas des manches est un volant brodé dont la tête est formée d'un brassard de ruban noué sur le dessus. Sous-manches en mousseline et valenciennes.

2. Costume en toile et faille bleu marine. — Jupou à courte traine, entouré de volants froncés. — Tablier drapé bas derrière, avec un large nœud et un long pan triangulaire rayant le côté plissés sur tous les bords. — Cuirasse à col rabattu faisant revers, fermée devant par deux rangées de boutons, dits « de soutane »; un plissé termine la cuirasse tout autour. La manche duchesse est garnie d'un volant plissé avec brassard de ruban noué dessus. — Aumônière en faille, garnie de nœuds et de glands et suspendue à une ceinture de velours qui fait le tour de la taille. — Col de toile ouvert, à châle. Sous-manches plissées.

Description de la gravure coloriée n° 1335 C.

TOILETTES DE PLAGE. — 1. Costume en armure de laine bleu mode et faille d'un ton plus foncée. (Se reporter à la gravure P. n° 316, représentant le même costume pour le côté opposé à celui que nous allons décrire.) — Jupou à traine, entouré d'un volant plissé, avec biais de faille formant tête. — Tunique très-longue derrière, où elle tombe en pouff, et pan carré bordé d'un biais. Le devant de la tunique est relevé en draperies fixées sous le pouff. Une écharpe en faille part du côté de la tunique pour traverser en biais le devant du jupon et se fixer derrière, à la ceinture, comme un tablier ordinaire. Une frange assortie à la laine du costume orne les bords de l'écharpe, avec boutons assortis sur le côté. — Cuirasse très-longue derrière, ornée dans le haut d'un fichu de soie croisé sur la poitrine et dont les bouts sont garnis de boutons. Les petits côtés de la basque derrière sont en faille et en dépassent les bords. Le bas de la manche est garni d'un plissé de faille. — Lingerie ruchée en organdi festonné. — Chapeau de paille à passe très-renversée d'un côté, avec tour de tête en blonde ruchée et touffe de roses. Dentelle crème, coquillée au sommet, ainsi que sur le bavolet; ruban bleu autour de la calotte. — Ombrelle-canne en soie assortie à la toilette.

2. Costume en foulard façonné, couleur crème, avec garnitures de faille marron. — Jupou à traine, entouré de deux volants plissés par groupes de quatre plis et surmontés d'un biais. — Tunique ouverte et drapée au milieu, devant, sous une patte garnie d'un alignement de trois boutons de nacre. Ses bords sont ornés de biais marron et les deux parties se confondent par derrière sous un pouff coquillé, d'où s'échappent de larges coques de faille. Une sorte de pli bulgare termine le bas de la tunique avec une boucle plate. — Cuirasse fermée par des boutons de nacre et ornée d'une étoile de faille; cette dernière est terminée par un gousset crème et trois boutons. Le bas des manches est encadré de biais marron remontant vers le coude. — Lingerie en blonde anglaise. — Chapeau « fermé » en crin noir; tour de tête en dentelle crème et bluets. Barbes mentonnières en dentelle. Nœud de ruban bleu sur le dessus et demi-guirlandes de bluets tournant sur le bavolet.

Patrons tracés annexés à ce numéro.

La feuille de patrons tracés annexée au numéro de ce jour contient les modèles suivant :

1. Élégante polonaise pour toilette de campagne.
2. Costume de plage.
3. Parure en organdi et dentelle.
4. Costume de bains de mer.
5. Mantille-fichu.
6. Chapeau en tulle.

ÉCHOS DE LA MODE

Il y a dans les modes parisiennes, cette année, une lacune dont souffre le sentiment de la vraie élégance : c'est la disparition presque complète de la mousseline dans l'ordonnance des toilettes de femme. Les robes de mousseline, dans leurs variétés infinies, ne se montrent plus qu'accidentellement.

La mousseline est cependant, parmi toutes les étoffes qui servent à la toilette des femmes, la plus souple, la plus gaie, la plus jeune, la plus seyante. Elle s'assouplit aux adaptations, elle se drapé, elle se bouillonne, elle admet toutes les garnitures possibles, s'amalgame, se combine à merveille avec le tulle et les dentelles. Le charme de la mousseline est surtout dans la condition qui lui est imposée d'être toujours propre, nette et lissée avec soin. La robe de mousseline, fraîchement repassée, fleurit comme baume ; elle peut s'assimiler, dans le blanchissage, plus d'un parfum : l'iris, la violette, la rose. Aucun autre tissu n'offre cet avantage, et cependant, nous le constatons, son emploi se fait de plus en plus rare. Il y a certainement une raison à cela, et peut-être ne faut-il pas la chercher en dehors du prosaïsme d'un entretien coûteux. Telle robe de mousseline, en effet, qui n'a été mise que deux fois, exige un blanchissage nouveau, et le prix de toutes choses, à Paris, est devenu tellement exagéré, que la femme régulièrement posée, celle qui vit de sa fortune à elle, hésite à se faire une habitude d'un vêtement dont la valeur ainsi n'est jamais bien déterminée.

Au lieu de mousseline, les femmes, en ce moment, s'habillent de soie ; elles emploient le châlis, le crêpe, le cachemire, la gaze, etc. Les teintes vives sont assez recherchées : le bleu ciel, le rose Pompadour, le jaune Dubarry, le vert céladon ; c'est quelque peu théâtral, — opéra-comique ; — aussi sont-elles plutôt adoptées par les femmes qui visent à l'effet que par les femmes de goût.

Cependant, parmi les costumes qui composent le bagage de plusieurs dames de notre plus beau monde en partance pour les champs et les eaux, nous avons remarqué quelques jolis spécimens de toilette.

Une toilette demi-deuil, entre autres, dont nous allons essayer de donner une idée exacte. Elle est de forme princesse ; corsage devant recouvert de mousseline unie, ouvert en cœur, croisé sur le côté avec draperie de mousseline et dentelles ; nœud faille pékin noir et blanc, ornant l'ouverture du corsage. Le dos, finissant en pointe, est un assemblage de plissés en mousseline rayée noire et blanche, retombant avec ampleur sur la jupe et faisant retroussis sur le côté de la jupe par un nœud faille pékin noir et blanc. Le devant de la jupe est garni de hautes broderies anciennes frangées de plissés mousseline unie et valenciennes. Le bas de la jupe porte un plissé de mousseline rayée noire et blanche ; derrière il y en a trois. Cette robe est un fouillis ravissant ; elle est destinée à l'une des exquises notoriétés de l'élégance parisienne, une duchesse dont la gracieuse désinvolture en rehaussera le charmant et poétique aspect.

Un autre costume dans lequel s'est montrée la grande-duchesse Michel de Russie, la veille de son départ de Paris, mérite aussi, à plus d'un titre, d'être noté. Il est d'une grande simplicité et facile à porter : c'est un plissé de linon, — on pourrait, avec un égal succès, employer ou la mousseline, ou la toile, ou le foulard, — garnissant tout autour une jupe ronde ; entre chaque plissé, une dentelle ; au corsage, une large ceinture forme algérienne de couleurs différentes.

Nous indiquerons, enfin, la toilette dans laquelle la princesse de Galles s'est montrée aux courses d'Ascot.

Parmi les cadeaux précieux que le prince lui a rapportés des Indes se trouvent des châles d'un tissu merveilleux ; l'un d'eux, de 3 mètres de long sur 2 mètres de large, de nuance crème très-claire, a été choisi pour être mis en costume, et (il faut le dire à

l'honneur de Paris) il a été, à cet effet, confié à l'une de nos spécialistes le plus en renom. On a dit que tout beau châle de cachemire doit pouvoir passer à travers une bague ; l'épreuve en a été faite sur celui-ci, et elle a pleinement réussi. Qu'on juge d'après cela de la légèreté et de la souplesse de l'étoffe ! Pour en faire valoir tout le mérite dans la transformation désirée, on a fait sur le devant du costume un mouvement de plis, et derrière une longue traîne relevée légèrement sur un plissé de faille. Voilà tout. La jeune princesse de Galles avait l'air ainsi d'être drapée de son étoffe ; c'était l'effet qu'il fallait produire et qui a obtenu le suffrage unanime de l'aristocratique assistance de la réunion d'Ascot. Cette initiative semble vouloir mettre à la mode les costumes en châle de cachemire de nuance très-claire.

E. CHAPUS.

CAUSERIE

Un chroniqueur de beaucoup d'esprit confessait dernièrement que, quoique Racine soit bien démodé, — les Parnassiens du moins le déclarent et le prouvent tous les jours, — il s'était pris à relire *Bajazet*, ayant été mis en goût de turc par les phases intéressantes que vient de traverser la question d'Orient. Pour nous, tout en reconnaissant que cette lecture a son intérêt, nous trouvons qu'elle manque absolument d'opportunité.

D'abord il n'y avait pas de question d'Orient du temps de Racine, et le grand siècle s'occupait du Grand-Turc tout juste autant que s'il n'eût pas existé ; ce monde à perruque ignorait le monde à turban, qui le lui rendait bien. C'est même la raison qui paraît avoir déterminé Racine à écrire *Bajazet*. Voyez plutôt ce qu'écrivit le poète en sa préface : « On peut dire que le respect qu'on a pour ces héros augmente à mesure qu'ils s'éloignent de nous. L'éloignement du pays répare, en quelque sorte, la trop grande proximité des temps... » Racine, on le voit, raisonnait sur l'éloignement. S'il eût pu croire que son sujet comportât la moindre actualité, il eût laissé là le tendre *Bajazet*, l'altière *Roxane*, le brave *Acomat*, le fier *Oscar*, pour revenir à *Tacite* ou à la *Bible*, à *Britannicus* ou à *Esther*.

Aujourd'hui, le calcul est différent ; on aime à servir l'actualité toute chaude, — saignante, pourrait-on dire, — et, grâce à cette même question d'Orient si heureusement épargnée à Racine, il est permis de compter que la mode théâtrale va revenir aux Turcs.

Il est vrai que nous ne voyons pas les choses tout à fait au même point de vue que le poète classique : nous avons perdu le respect du Turc avec tant d'autres respects, et il est à craindre que les prochains « héros » à turban ne soient que des héros de vaudeville, de revue ou d'opérette, plutôt que de drame ou de tragédie. Nous vivons dans un siècle d'irrévérence. Et pourtant ils n'ont guère changé, ces excellents Osmanlis ! Vieux ou jeunes Turcs, ils sont restés les mêmes, et c'est plaisir de voir avec quel attachement ils s'accrochent aux vieilles traditions. Voilà un pays où l'on n'aime pas l'encombrement, où l'on veut des situations nettes, simples et bien tranchées ! Ainsi, par exemple, il convient qu'il n'y ait pas deux sultans à la fois, et que toute abdication se résolve en suppression définitive ? Eh bien ! *Abdul-Aziz* est mort et *Mourad* est monté sur le trône. On a enterré l'un à grande pompe et célébré l'autre avec toutes les trompettes de la renommée. Il y a encore dans le *Times* et ailleurs des colonnes entières sur son mérite. Racine aurait dit tout cela en moins de mots :

Bajazet est aimable ; il vit que son salut
Dépendait de nous plaire, et bientôt il nous plut.

C'est exactement comme l'Académie française, à qui il faut céder la palme en fait d'oraisons funèbres. Nulle part on ne s'entend mieux à embaumer les défunts ! L'ombre austère de M. Gui-

zot et l'aimable figure de M. de Rémusat pourraient en témoigner au besoin. Toutes deux ont dû se sentir renaitre en se voyant habillées de la prose de leurs préparateurs, quoiqu'il y ait loin des formules plus hardies que logiques de M. J.-B. Dumas aux clairs et puissants procédés de M. Jules Simon.

Notez que nous sommes loin d'en avoir fini. Grâce à la récente et double élection de MM. Charles Blanc et Gaston Boissier parmi les Quarante, nous avons à l'horizon la perspective de deux éloges d'immortels : M. de Carné et M. Patin. Que leur oraison funèbre nous soit légère !

Nous avons annoncé comme il convenait la perte irréparable qu'a faite la France dans la personne de George Sand, cette femme de génie dont Paris donnera sans doute le nom à l'une de ses rues avant que l'Institut ait songé à placer son buste sous la coupole du palais Mazarin. Mais il est une autre femme, à la destinée plus humble, qui mérite aussi un dernier hommage : c'est la veuve de Ponsard, dont le nom de jeune fille était Marie Dormoy, et qui s'est éteinte il y a peu de temps.

C'est dans le salon de M. Jules Sandeau que Mlle Marie Dormoy rencontra Ponsard. Elle avait vingt-quatre ans ; il en avait quarante-huit. Elle rêva de devenir le bon ange du poète, de lui inspirer de nouvelles œuvres, de lui faire une vieillesse heureuse. C'est à elle que le Théâtre-Français doit le *Lion amoureux* et *Galilée*. Hélas ! à peine marié, le pauvre Ponsard tomba malade d'un mal terrible, qui tue lentement, d'un cancer. Du moins il ne souffrit pas seul ; il eut près de lui jusqu'à son dernier jour une compagne et une amie. Veuve après ces trois années de travail, de gloire et de douleur, Mme Ponsard se consacra tout entière à la mémoire de son mari et à son unique enfant, un fils, devenu la consolation, l'espoir suprême de sa vie. On peut saluer en elle l'image rayonnante du devoir accompli.

Paris a vu débarquer, le mois dernier, un personnage appelé à y faire quelque sensation : Si-El-Hadj-Mohammed-ben-Zabbi, ambassadeur extraordinaire de l'empereur du Maroc.

Malgré l'accueil empressé qui ne pouvait manquer de lui être fait de la part des autorités françaises, il aura été loin de se voir l'objet des mêmes raffinements d'hospitalité dont fut entouré un de ses prédécesseurs d'ambassade, sur lequel les mémoires si peu connus et si intéressants pourtant du baron de Breteuil donnent tant de curieux détails.

Louis XIV reçut cet envoyé exotique dans la grande galerie du palais de Versailles. Le roi était sur son trône, et son habit était tellement couvert de pierreries, qu'à peine pouvait-on en soutenir l'éclat. Le dauphin, alors âgé de cinq ans, et qui n'allait pas tarder à être Louis XV, avait sur la tête un bonnet de velours noir, disparaissant sous les diamants. Les princes et les courtisans avaient leurs habits surchargés également de pierres précieuses, et cela sur l'ordre exprès du roi.

Tout le long de la galerie, du côté qui est opposé aux fenêtres, on avait mis des gradins sur lesquels les princesses du sang étaient assises incognito. Tout autour d'elles étaient placées les dames de la cour.

Le roi avait témoigné à celles-ci le désir que, tout en étant en robes de chambre, comme à Marly, leurs habits fussent d'une magnificence extraordinaire et qu'elles sortissent toutes leurs pierreries. On pense si le roi-soleil fut obéi.

A propos de mémoires, nous avons sous les yeux ceux de la comtesse d'Aulnoy sur *la Cour et la ville de Madrid vers la fin du XVII^e siècle*, ouvrage publié par la librairie Plon et qui fait suite à la *Relation d'un voyage d'Espagne* du même auteur parue l'année dernière. Rien d'intéressant, de curieux même comme ces deux volumes.

A vrai dire, il ne faut pas demander à Mme d'Aulnoy autre chose que des anecdotes et des détails intimes sur les princes, les princesses et les grands seigneurs. Elle s'attache tout naturellement au côté romanesque de l'histoire. Mais ce ne sont pas toujours les

faits signalés par les historiens qui font le mieux connaître l'esprit et les mœurs d'une époque, le caractère des personnages qui occupent la scène. Les romanciers et les dramaturges le savent bien : aussi est-ce dans les « mémoires » qu'ils vont chercher les traits qui leur permettent de rester fidèles à ce qu'ils appellent la *couleur locale*.

Ainsi, c'est dans Mme d'Aulnoy qu'ils ont pu apprendre que deux jeunes seigneurs, qui, voyant la reine Marie (Marie d'Orléans, nièce de Louis XIV et femme de Charles II) emportée par son cheval, avaient couru à son secours et l'avaient dégagée en ôtant avec adresse le pied de la princesse pris dans l'étrier, auraient perdu la vie peut-être si l'on n'eût intercédé auprès du roi en leur faveur. C'est de ce petit événement qu'est sorti le drame qui a pour titre : *Ne touchez pas à la Reine*. Or les mémoires de Mme d'Aulnoy sont pleins d'indications de ce genre.

LUDOVIC SAUVEUR.

LA JOURNÉE D'UNE MONDAINE

Voici le tableau, — un véritable tableau de genre, — que nous en fait la *Vie parisienne* :

Madame se lève de bon matin. De huit à neuf heures, vous la trouverez à la Halle ! Elle porte une robe en cachemire bleu marin tout unie, très-longue derrière et courte devant, de façon à pouvoir la relever facilement. Un fichu de linon blanc noué derrière, bordé d'un petit plissé. Un chapeau Empire en paille, avec une grosse guirlande de boutons d'or.

Madame achète, marchande, examine tout avec un petit air de connaissance. Elle présente et recommande ses bonnes amies à ses fournisseurs, répond avec à-propos aux quolibets des haren-gères, sourit des compliments que les forts de la halle lui adressent.

— Une fière femme ! C'est pas que c'est gros, mais c'est délicat !

La victoria est pleine de paniers de fraises et de cerises, de petits pots de crème fraîche. Dans la capote, de grosses bottes de fleurs achetées à la criée. Enfin, voilà tout casé, et madame a encore une petite place.

Madame se fait conduire dans quelques magasins pour finir la matinée. Elle rentre à onze heures. Le temps de passer un peignoir de batiste, et la voilà dans la « nursery ». Cette pièce est toute tendue de couil blanc et rose. Tous les meubles sont capitonnés, arrondis ; Bébé peut se rouler, tomber, il ne trouvera pas un angle où se blesser. Le grand bassin d'argent est au milieu, plein d'eau de son, pour le bain du baby. Sur le grand bassin, comme sur toute la petite batterie de cuisine, le nom de *Madeleine* est gravé en entier. Madame assiste au bain tous les jours ; on fait nager des canards, des poissons rouges pour calmer un peu les cris de l'enfant.

Au sortir de l'eau, madame le saupoudre elle-même de poudre d'amidon parfumée ; après quoi on le roule dans une grande robe de flanelle.

On déjeune à midi, à la mode anglaise.

Après le déjeuner, madame a une longue conférence avec la femme de charge ; on parle des réformes à faire dans la tenue de la maison, etc.

Madame a mille choses à faire ; elle peint un éventail pour une tombola. Elle a entrepris des vitraux pour l'église de son village. Et puis, elle veut faire aussi une couronne de roses blanches pour la

vierge miraculeuse de Saint-Germain-des-Prés. « Bébé a eu la rougeole, il s'en est guéri »; c'est en remerciement que cette couronne est offerte.

A partir de quatre heures, madame se consacre aux devoirs du monde : les visites à faire ou à recevoir.

Pour les visites, une jolie toilette fleur de pêcher en drap de soie, la robe et le petit mantelet garnis de malines. Une petite guirlande de fleurs de pêcher avec des brides de malines forme le chapeau.

Après le dîner, madame s'enveloppe dans un cachemire et va faire une promenade au Bois, seule avec monsieur, comme de nouveaux mariés.

W.

LE TRAIN-ÉCLAIR

L'exposition de Philadelphie, au moins pour ses débuts, ne paraît pas susciter de la part des Européens tout l'empressement sur lequel on comptait. Les touristes français ne se décident pas à traverser l'Océan en faveur de l'exposition et, d'autre part, les affaires politiques de l'Europe, l'inquiétude née des événements survenus en Orient ne prédisposent pas les autres nations à courir l'Atlantique.

La fête se passe entre Américains, et vraiment on peut dire qu'ils s'entendent à la rendre complète. Voici un fait inconnu tout à fait en France, et qui en donnera une idée.

MM. Palmer et Jarrett, propriétaires de *Booth's-Theatre*, à New-York, ont convié plusieurs de leurs amis à traverser le continent jusqu'à San-Francisco sur un train engagé à leurs frais, c'est-à-dire une distance de 5300 kilomètres en quatre-vingt-quatre heures. Que dites-vous du prodige?...

Le train a quitté la station de New-York à 4 heures, le premier juin, et a fait jusqu'à Pittsburg un trajet de 700 kilomètres sans arrêt.

Six minutes ont suffi pour changer de locomotive, et le train est reparti pour Chicago, — une distance de 1460 kilomètres, qu'il a effectuée en vingt heures, — et ainsi de suite jusqu'à l'arrivée à San-Francisco, atteinte en quatre-vingt-trois heures cinquante-cinq minutes, c'est-à-dire cinq minutes avant le temps fixé.

Voilà un sport tout à fait nouveau et qu'on peut recommander aux amateurs de grande vitesse.

L'organisation de cette curieuse partie est digne d'être racontée.

Les invités de MM. Palmer et Jarrett étaient au nombre de vingt-cinq. Au train se trouvait annexé un wagon-restaurant où l'on pouvait consommer tout ce que l'on souhaitait.

Les grandes prairies du *Far-West* furent illuminées en l'honneur de cette entreprise vraiment extraordinaire.

MM. Palmer et Jarret avaient donné le nom de *train-éclair* à ce train vertigineux.

Le *New-York Herald* et le *Baltimore Sun* étaient les seuls journaux dont ils avaient bien voulu accepter de prendre le courrier sur le train. Le *Baltimore Sun* a envoyé ses journaux par train express spécial de Baltimore pour rencontrer le *train-éclair* à Harrisbourg, où les paquets y ont été transférés pendant le mouvement du train, à la vitesse de 40 kilomètres par heure.

C'était là la vitesse minimum du train. Sa vitesse maximum a été de 100 kilomètres par heure, et la vitesse moyenne de 64 kilomètres, y compris tous arrêts et pour une période de 84 heures.

On voit que tout cela tient de la féerie et peut le disputer au coup de baguette des fées. Il n'est pas sans intérêt de porter ces miracles d'au delà de l'Océan à la connaissance de notre vieille France, ne fût-ce que pour stimuler un peu la marche de nos locomotives en cette saison de déplacements et de voyages.

B. S.

THÉÂTRES

OPÉRA. — Le répertoire de l'Académie de musique vient de s'enrichir d'un ballet digne de ses aînés. Le livret de *Sylvia*, emprunté à la mythologie, est quelque peu terne et monotone, mais les décors sont ravissants, surtout celui du premier acte, et les costumes réussis à souhait. Quant à la musique, due à M. Léo Delibes, elle est d'un caractère charmant et poétique, et elle permet d'espérer que *Sylvia* fera longtemps les beaux soirs de l'Opéra.

M^{lle} Sangalli a été vivement applaudie dans l'œuvre nouvelle. C'est une danseuse d'une rare valeur qui, sans avoir le charme et la grâce de M^{lle} Beaugrand, sait plaire par une force intrépide et une distinction exquise.

COMÉDIE-FRANÇAISE. — Notre première scène de comédie n'a point produit de nouveau chef-d'œuvre, mais a fait un acte qui mérite des éloges sans restriction.

M. Barré et M^{lle} Baretta ont été élus sociétaires, et élus tous deux à l'unanimité, ce qu'on peut presque considérer comme exceptionnel. Les deux nouveaux sociétaires doivent leurs remerciements, pour cette unanimité, à Sedaine et au *Philosophe sans le savoir*, dont ils ont si bien rendu les deux principaux personnages. L'adorable Victorine et le bon Antoine se trouvent ainsi avoir remporté une victoire de plus.

THÉÂTRE-LYRIQUE. — Pendant que la plupart des scènes parisiennes fermaient leurs portes au public, celle-ci multipliait ses efforts pour l'attirer et le retenir. Le dernier fruit de cette activité vraiment digne d'éloges a été la représentation d'*Oberon*.

L'opéra de Weber est une œuvre admirable, bien plus connue par la partition même que par l'exhibition scénique. A Paris, on ne l'avait point vue depuis la fermeture du premier Théâtre-Lyrique.

Le poème d'*Oberon* est assez nul, malgré la succession de tableaux qu'il présente; mais combien la partition rachète les défauts du livret! Quelle poésie, quel charme mêlés aux effets dramatiques les plus puissants!

La jeune troupe de M. Vinentini a vaillamment combattu et s'est tirée à sa gloire de l'interprétation de cet ouvrage si difficile à chanter.

AMBIGU. — Spartacus est essentiellement un personnage de tragédie, mais il ne fournit qu'un personnage et non une pièce. Aussi, même aux beaux temps de la tragédie n'a-t-il guère tenté les auteurs. Nous ne connaissons aucun *Spartacus* dans nos annales dramatiques avant celui de Saurin, qui date de 1760.

Aujourd'hui nous voici en présence d'un nouveau *Spartacus*, en quatre actes et en vers, présenté sous forme de drame par M. Georges Thalray. Malheureusement cet essai d'amateur laisse à désirer par plus d'un côté; et cependant tel est le goût du public, par le temps qui court, pour la déclamation versifiée, que cette pièce informe a recueilli, par intervalles, des applaudissements que nous portons avec impartialité à son avoir. Puissent-ils être de longue durée!

HOP-FROG.

PLANCHE G. N° 647. — DESCRIPTION, PAGE 314.



TOILETTES DE RÉCEPTION A LA CAMPAGNE



A. Boehm, 1335^e

A. Leroy imp. v. des Marais, 66

Julius David

M. Goubaud, 8, Fila Rollé, Paris

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92

Etouffes pour deuil des Magasins de La Scabiense, v. de la Paix, 10.

Passementerie et Garnitures (St. N. de la M^{me}) de la M^{me} Vatelot & C^{ie} rue Turbigo, 59.

Supenset Corsetade P. de Plument, v. Vivienne, 33.

Entered at Stationer's Hall.

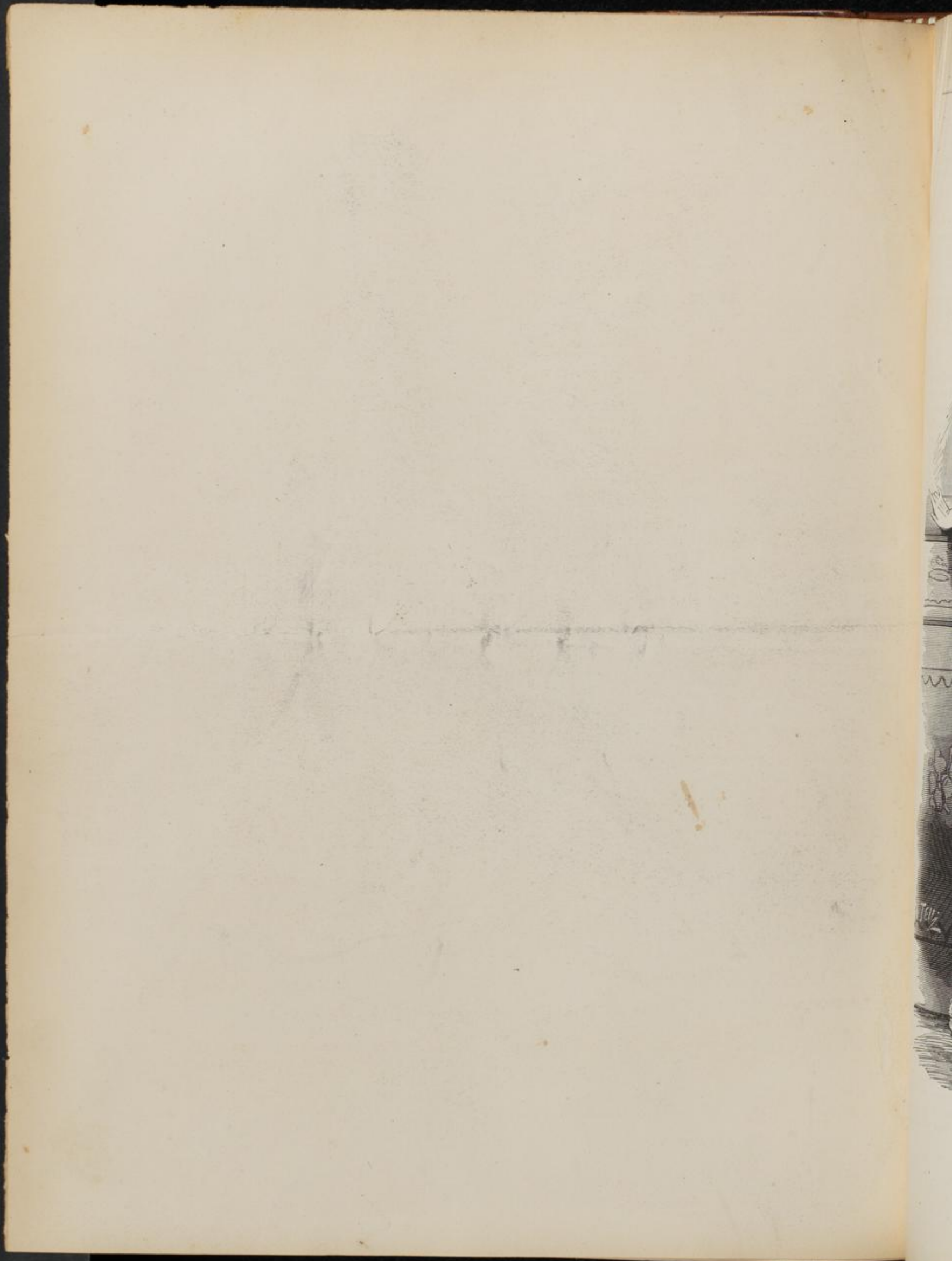


PLANCHE G, N° 643. — DESCRIPTION, PAGE 314.



TOILETTE DE SOIRÉE POUR CASINO

HISTOIRE DES AMOURS D'UN ROSSIGNOL ET D'UNE ROSE

(SUITE ET FIN.)

Plusieurs jours et plusieurs nuits se passèrent de même, les choses s'aggravant cependant par leur continuité. Un matin, le rossignol, après avoir considéré la rose qui était encore plus pâle et plus abattue que de coutume, s'avisait de regarder tour à tour les divers couples du jardin unis, comme eux, par la chaîne indestructible : il vit partout les fleurs étioilées et flétries avant l'âge, les oiseaux ennuyés, taciturnes et sombres. Au contraire, toutes les fleurs libres s'épanouissaient gaiement au soleil, resplendissantes de vie et de fraîcheur, et les libres oiseaux remplissaient à la fois le feuillage de leurs turbulents ébats et l'air de leurs joyeuses chansons.

— Chère Gul, dit-il à sa compagne, remarquez-vous la différence qui existe entre les couples unis du jardin et ses autres habitants ?

— Quelle différence ? demanda timidement la rose, qui ne la voyait que trop bien.

— Ne les trouvez-vous pas moins beaux et ne vous semblent-ils pas moins heureux ?

— Si, hélas ! répondit la pauvre fleur qui ne savait pas mentir.

— Et savez-vous pourquoi ?

— Sans doute, parce qu'ils ne s'aiment pas.

— Ce n'est pas cela. C'est parce qu'ils ne sont pas libres.

La rose baissa tristement la tête sans répondre. Le rossignol avait dit trop vrai. C'était la liberté qui manquait aux autres couples pour être heureux ; et à eux aussi, hélas ! manquait la liberté.

Ce n'était pas que la rose regrettât la sienne. La liberté, pour elle, c'était l'insouciance. Elevée dans son petit jardin, elle n'avait rien vu au delà de son horizon, et rien désiré au delà de son enceinte ! Tous ses jours s'étaient écoulés dans le calme et l'immobilité. Dormir la nuit, se chauffer le jour aux rayons du soleil, entendre la brise et voir le ciel, c'étaient là tous ses besoins. Elle passait sa vie à se sentir vivre, sans s'inquiéter d'autre chose, et du jour où elle avait connu l'amour, son existence avait été complète.

Mais pour le rossignol, c'était bien différent. Accoutumé, dès l'enfance au mouvement et à l'activité, il avait contracté une profonde et continuelle inquiétude. Le présent n'était pour lui que le chemin de l'avenir. Il semblait, en un mot, né pour le désir, comme la rose pour la jouissance. Aussi aimait-il avant tout la liberté. La liberté pour lui, c'était la capricieuse volée au travers des plaines, et la course emportée sur l'aile des vents, c'était le doux repos sous une roche inconnue, c'étaient les folâtres ébats parmi les branches des arbres, c'était la poursuite des fuyantes harmonies, la surprise des parfums cachés, et l'éternelle recherche des choses nouvelles.

Dès qu'il eut prononcé et entendu ce mot de liberté, toute sa vie d'autrefois lui revint à la pensée, et, avec ce souvenir, arrivèrent mille regrets et mille désirs.

Il resta tout le jour silencieux et morne, à côté de la rose silencieuse et pleurante. Le soir, la fleur épuisée s'endormit, et l'oiseau, exalté par la contrainte, se mit à chanter, avec un sauvage enthousiasme les délices de la liberté. Peu à peu, il s'enivra de son chant, et s'irritant lui-même par la colère de ses accents, fit éclater son âme en harmonieux délires.

Dans un instant où il s'arrêtait pour reprendre haleine, il entendit tout à coup, au milieu du profond silence de la nuit, une voix pareille à la sienne, qui répétait joyeusement sa chanson et semblait l'inviter à un fraternel voyage. Alors, oubliant tout, il s'élança à pleine aile vers son ami inconnu. Mais à peine s'était-il envolé, qu'une violente secousse le jeta sans mouvement à côté de la rose.

Celle-ci avait été réveillée en sursaut par le contre-coup de la chaîne qui la liait au rossignol, et elle entendit le cri déchirant qu'il poussa en tombant. Elle se pencha sur lui, pleine d'épouvante et de désespoir, chercha à le ranimer par ses caresses et ses baisers. Quand elle le vit revenir à lui, elle oublia tout ce qu'elle avait souffert, et sentit son cœur se remplir d'une ineffable joie. En cet instant, il n'eût tenu qu'au rossignol de faire renaitre d'un mot pour tous deux le bonheur passé. Je ne sais quelle misérable fatalité l'en empêcha.

Lorsqu'en revenant à lui il aperçut la rose penchée mollement sur lui et toute palpitante encore d'amour et de terreur ; son premier mouvement fut la reconnaissance, et sa première pensée fut de la lui prouver par un baiser. Il se mit à la regarder tendrement ; elle attendit avec une profonde anxiété. En ce moment, le rossignol libre, qui avait répété tout à l'heure le chant de son frère captif, lui jeta de bien loin un adieu mélancolique. Le son en avait été si faible que l'écho ne l'entendit pas. Mais Bulbul l'avait entendu ; il poussa un soupir désolé, et se détourna lentement de la rose.

Celle-ci perdit alors tout espoir et murmura péniblement ces mots :

— Vous avez voulu me quitter, Bulbul.

— Et vous, Gul, répondit le rossignol, vous m'avez retenu de force.

Quand cette parole eut été dite, c'en fut fait pour eux de l'amour et du bonheur. Tous deux blessés, l'un dans sa liberté, l'autre dans son plus légitime orgueil, trouvèrent également odieuse la chaîne qui les attachait l'un à l'autre. Leur douleur fut égale, mais la manifestation en fut différente. Le rossignol devint emporté, fantasque et amer. Il chantait parfois son ennui avec une ironie si colère et si âpre qu'il faisait pâlir sur leurs tiges toutes les jeunes fleurs du jardin. La rose, au contraire, resta calme et douce, et couva en silence sa désolation.

En la voyant chaque jour pâlir et s'étioler, elle naguère si fraîche et si belle, les jeunes oiseaux frémissaient de douleur et n'osaient plus s'abandonner à l'amour.

— Qui donc sera heureux, se disaient-ils, si Gul n'est pas heureuse !

Et ils passaient ainsi tous leurs jours dans la tristesse, n'espérant rien et ne sachant que désirer.

Un jour cependant le rossignol sembla se ranimer. Ses yeux, qu'il tenait presque constamment fermés, se rouvrirent au jour et brillèrent de leur ancien éclat ; ses ailes s'agitèrent bruyamment, et sa voix, qu'il semblait même avoir perdue, lui revint tout à coup. La nuit tombée, il se remit à chanter comme dans les premiers jours, et comme alors, chose bizarre, il chanta l'amour.

La rose reconnut ces accents chéris et crut voir luire un dernier éclair de bonheur. Tant que le rossignol chanta, elle s'enivra des plus douces rêveries, et, quand il eut cessé, elle s'endormit, bercée par les plus heureux songes.

Hélas ! son réveil fut aussi triste que son sommeil avait été joyeux. Elle vit bien le rossignol s'agiter comme la veille, en proie à la même exaltation, mais elle reconnut bien vite qu'elle

n'en était pas la cause. Il tenait ses yeux sans cesse fixés sur une petite pâquerette qui brillait au milieu d'une prairie voisine, et sans cesse il s'élançait vers elle de toute la longueur de sa chaîne invisible, en poussant des cris de désir et de rage.

A cette vue, la pauvre Gul ne se posséda plus.

— Pourquoi, dit-elle au rossignol, regardez-vous toujours cette pâquerette?

— Parce qu'elle me plaît, répondit-il.

— Et pourquoi peut-elle vous plaire? Par sa beauté? Mais ne suis-je pas cent fois plus belle? Par son parfum? Mais à peine exhale-t-elle une odeur agreste et timide, tandis que moi, d'un seul mouvement de mes pétales, j'embaume le jardin tout entier. Est-ce par sa jeunesse? Mais elle était née au printemps, et moi, je ne suis éclos qu'aux rayons de l'été. Dites, qu'a-t-elle pour vous plaire?

— Je ne sais, mais je l'aime.

— Vous l'aimez! et moi?

— Vous, je vous hais.

Tous les ressentiments de la fierté outragée, tous les tourments de la jalousie, toutes les angoisses du désespoir s'emparèrent à la fois du cœur de l'infortunée Gul. Elle sentit du premier coup qu'elle en mourrait, et cette pensée fut sa seule consolation. Mais, arrivée là, elle résolut de finir dignement, et s'adressant au rossignol :

— Je ne veux pas vous retenir de force, dit-elle. Je répudie votre amour, je vous rends votre serment; partez, vous êtes libre.

Le rossignol hésita un instant, étonné de ce calme et de cette fermeté. Puis il reprit :

— Tout ne dépend pas de votre volonté. J'ai promis au génie.

— Appelez-le.

Averti par la voix puissante de l'oiseau, le génie arriva.

— Que me voulez-vous? leur demanda-t-il durement.

— Le rossignol et moi, répondit la rose, nous ne voulons plus vivre ensemble, et nous vous prions de rompre la chaîne invisible qui nous unit.

— Impossible, dit le génie.

— Pourquoi?

— Parce que...

— Mais nous ne nous aimons plus, dit la rose.

— Tant pis.

— Mais si vous nous forcez à rester ensemble, dit le rossignol, nous mourrons.

— Mourez, leur répondit-il en s'envolant.

La rose remplit trop bien la prédiction du rossignol. En peu de jours elle tomba dans un état de langueur désespérée; ses couleurs se ternirent tout à fait, ses feuilles la quittèrent une à une, et sa tête, d'heure en heure plus penchée vers la terre, sembla chercher une tombe. Elle ne proféra pas une plainte, ne versa pas une larme, et se mit à mourir aussi tranquillement qu'elle avait vécu.

Quand le moment suprême fut arrivé, le rossignol, qui avait suivi avec une douleur toujours croissante les progrès de son mal, se sentit saisi d'une horrible désolation.

— O Gul, s'écria-t-il en éclatant en sanglots, c'est moi qui t'ai tuée! Toi, tu m'as donné le bonheur, et moi je t'ai donné la mort. O misérable! misérable que je suis! pourquoi me suis-je rencontré avec toi? pourquoi suis-je venu troubler cette vie si douce et si pure? Sans moi, tu aurais vécu heureuse, ma rose chérie. Et pourtant, je t'aimais! Je n'ai jamais aimé que toi! Je ne sais quel horrible vertige m'a poussé à te torturer, mais je

t'aimais. Reviens, oh! reviens à la vie, et tu verras si je t'aime! Reviens, pour être heureuse. Reviens, pour que moi je ne meure pas en proie au remords et au désespoir.

— Merci, lui répondit-elle en relevant doucement sa tête pâlie, merci de tes doux chants; mais ils ne serviront qu'à adoucir ma dernière heure. Elle est venue, je le vois bien; n'aie pas de remords; ce n'est pas ta faute si j'ai souffert: c'est celle de cette terre malheureuse; si tu n'avais pas été forcé de m'aimer, tu m'aurais toujours aimée, je le sens, mon Bulbul; ce n'est pas le cœur qui t'a manqué, c'est la liberté. N'aie pas de désespoir... Nous nous reverrons dans un monde meilleur, où les âmes ne seront pas enchaînées. Adieu! Je meurs en t'aimant.

Et se penchant avec un divin sourire sur le corps de son ami, elle expira.

En ce moment, le génie passa au-dessus avec un grand bruit d'ailes.

— Tu es libre, cria-t-il au rossignol.

— Merci, répondit celui-ci.

Il ne versa pas une larme, donna à la rose un baiser, s'éleva en droite ligne au-dessus d'elle, les ailes ouvertes, jusqu'à une très-grande hauteur; puis, les fermant tout à coup, il se laissa tomber mort à côté de sa compagne.

FÉLICIEN MALLEFLE.

CHEZ GEORGE SAND (1)

Il y a quelques jours je dormais d'un sommeil pénible; j'étais sous l'impression d'un cauchemar biographique, dont Dieu vous garde! car c'est le plus atroce de tous les cauchemars. lorsqu'on m'éveilla pour me remettre une lettre que j'ouvris machinalement; elle était ainsi conçue :

« Madame Dudevant (vous savez que c'est le nom légal de George Sand) vous prie de passer chez elle pour une petite commande qu'elle a à vous faire. »

Suivait l'indication du lieu et de l'heure.

Je relus le billet; je me frottai les yeux; il me paraissait évident que je ne dormais pas, et pourtant le contenu de la lettre me déroutait complètement. Je connais bien, à la vérité, certaines illustrations hétéroclites qui m'auraient volontiers, comme cela se pratique souvent, commandé une biographie; mais, outre que je n'accepte pas de commande de ce genre, ce ne pouvait être le fait d'une véritable illustration.

Je me perdais en conjectures, quand j'eus la pensée (il fallait être ou stupide ou endormi pour ne pas l'avoir eue plus tôt) de jeter les yeux sur la suscription du billet; il était adressé à M..., *poëlier fumiste*. Le mystère me fut dès lors expliqué. Trompés par une certaine ressemblance de nom, le Mercure de George Sand, qui est, sans doute, un subtil enfant de la Creuse, et mon portier, qui est un non moins spirituel enfant de l'Auvergne, s'étaient compris du premier mot; ils avaient peut-être lu quelque part des vers charmants de Voltaire sur la *fumée et la gloire*; ils en avaient judicieusement conclu qu'entre un fumiste et un historien de célébrités contemporaines il n'y a pas, pour me servir du mot de M. Viennet, le *diamètre de la terre*; et, grâce à

(1) De 1840 à 1847, M. de Loménie, aujourd'hui membre de l'Académie française, publia, sous le pseudonyme d'*Un homme de rien*, une galerie des contemporains illustres, qui eut le plus vif succès. Il n'existe pas, dans cette galerie, un portrait mieux dessiné que celui de George Sand. Et puis il est piquant de voir M. de Loménie, le futur académicien, obligé, pour pénétrer dans l'intérieur de George Sand, de se travestir en fumiste.

cette ressemblance d'attributions, je me trouvais ainsi nanti d'un autographe destiné à une sorte de collègue.

Heureux fumistes ! me disais-je, en pensant d'abord tout honnêtement à restituer la lettre à qui de droit, tu vas voir le génie en déshabillé ; on ne pose pas devant un industriel de ton espèce, on se drape toujours plus ou moins devant un biographe ! Au fait, pourquoi ne serais-je pas fumiste ? Je connais des avocats devenus hommes d'État, du soir au matin. J'ai quelques notions de physique ; j'ai là, sous la main, une *Encyclopédie des sciences usuelles*, je vais étudier l'article *fumée*, et je pourrai enfin savoir à quoi m'en tenir sur tous les récits fantastiques qui se font par le monde au sujet de Lélia.

On m'a parlé de son regard féroce et fascinateur, de sa voix sombre et terrible ; on m'a dit qu'elle habitait, ainsi que Siméon le Stylite, un lieu élevé où l'on ne parvient qu'à l'aide d'une échelle, et je viens de lire, dans une gazette de Saint-Petersbourg, qu'elle a cinq pieds six pouces, qu'elle se fait habituellement une redingote de sa chevelure, qu'elle porte un feutre pointu sur l'oreille, des moustaches et des éperons. Comme je suis de nature sceptique et douteuse, tout cela me paraît bien un peu apocryphe ; et je ne vois jusqu'ici rien de bien incontestablement acquis à la biographie, à l'histoire et à la postérité, sinon que c'est un grand poète, et que les cheminées de son domicile sont en mauvais état. Quelle plus belle occasion de vérifier le reste !

Une fois que cette idée fut entrée dans mon cerveau, elle s'y fixa ; le rendez-vous était désigné pour le jour même ; la tournure de la lettre indiquait qu'on ne connaissait pas celui à qui elle était adressée ; je me lève, je m'habille à la hâte, je me pose devant une glace ; je m'aperçois avec plaisir que j'ai tout juste ce qu'il faut de distinction et d'élégance à un ramoneur ; je lis mon article *fumée* ; je mets dans ma poche un superbe pied métrique, et je pars, bien décidé à affronter toutes sortes de fonctions plutôt que de laisser échapper l'occasion d'enrichir ma notice de tous ces détails intimes dont le bon public est si friand.

J'arrive bientôt au fond de la Chaussée-d'Antin, dans une rue silencieuse et solitaire, que je ne vous nommerai pas, par la raison que je ne suis pas le dictionnaire des 25 000 adresses ; j'entre dans une maison de belle apparence ; on me conduit dans un jardin ; au fond de ce jardin, à droite, on m'indique un petit pavillon isolé ; je frappe à la petite porte de ce pavillon ; on m'ouvre, on me fait monter par un tout petit escalier, et je me trouve dans une petite antichambre qui ressemble à l'antichambre de tout le monde.

Là on me demande mon nom ; j'hésite un instant, mais bientôt, appelant à mon aide tout mon fanatisme de biographe, je consomme intrépidement mon forfait en volant le nom de l'honnête fumiste, qui très-probablement ne se doutait guère en ce moment de la concurrence. On me prie d'attendre. En vérité, je ne demandais pas mieux ; car j'avais à peine eu le temps d'apprendre mon rôle, et je n'étais pas fâché de le répéter un peu avant la représentation.

Cependant, l'attente se prolongeant indéfiniment, mon ardeur première s'en allait peu à peu, et ce rôle improvisé, dont je n'avais jusqu'ici envisagé que les avantages, commençait à se présenter à moi avec tous ses inconvénients. Je voyais passer et repasser autour de moi une charmante enfant aux cheveux bouclés, dont le regard inquisiteur me mettait assez mal à mon aise ; c'était mademoiselle Solange, la jolie fille de l'illustre écrivain.

De plus, tout homme de rien que je suis, je croyais entendre à travers les portes une voix d'artiste qui m'était bien connue, et je me disais que si mon larcin allait être découvert, je ferais certainement une triste figure. Au total, la perspective d'une cheminée à ramoner me paraissait un peu inquiétante, vu mon inexpérience. D'autre part, au point où j'en étais, c'eût été une honte de reculer.

Dans cette perplexité, je me décidai tout à coup à m'adresser à

la duègne qui m'avait introduit, et je pensai que c'était sans doute cette digne Ursule des *Lettres d'un Voyageur*, qui prend la Suisse pour la Martinique, et cette pensée m'enhardit un peu. Je lui contai le *quiproquo* qui m'avait inspiré l'audace de ma visite ; j'ajoutai d'un ton doux que j'étais un simple amateur de choses étranges ; qu'à ce titre, je ne serais pas fâché de voir sa maîtresse, et que, si elle voulait bien m'en faciliter les moyens, je lui ferais hommage de la collection complète de mes œuvres.

Cette offre parut la flatter sensiblement ; elle me sourit d'un air agréable, se glissa mystérieusement dans le sanctuaire, en me faisant un signe qui voulait dire : Attendez ! et moi, tremblant, j'attendis la venue de la grande, de la terrible Lélia, en recommandant mon âme à tous les saints du Paradis, et récitant mentalement, sous forme d'invocation, le flamboyant dithyrambe d'un éloquent professeur : « Voici venir la vraie prêtresse, la véritable proie de Dieu ; le sol a tremblé sous le pied impétueux de Lélia, etc., etc. » J'entendis, en effet, un grand tremblement de chaises ! une interjection énergique de la prêtresse sur la maladresse de ses serviteurs arriva jusqu'à moi ; la porte s'ouvrit brusquement, et je fermai les yeux dans un accès d'épouvante.

Quand je les rouvris, je vis devant moi une femme de petite taille, d'un embonpoint confortable et pas du tout *dantesque*. Elle portait une robe de chambre, assez semblable par la forme à la houpelande dont je fais usage, moi, simple mortel ; de beaux cheveux, encore parfaitement noirs, quoi qu'en disent les mauvaises langues, séparés sur un front large et uni comme un miroir, retombaient sur ses joues à la manière de Raphaël ; un foulard se nouait négligemment autour de son cou ; son regard, que quelques peintres s'obstinent à charger en force, avait au contraire une remarquable expression de douceur mélancolique ; le timbre de sa voix était moelleux et un peu voilé, sa bouche surtout était singulièrement gracieuse, et il y avait dans toute son attitude un frappant caractère de simplicité, de noblesse et de calme. A l'ampleur des tempes, au riche développement du front, Gall eût deviné le génie ; dans la direction franche du regard, sur le galbe arrondi et les traits purs, mais fatigués, du visage, Lavater eût lu, ce me semble, un passé douloureux, un présent un peu aride, une propension extrême à l'enthousiasme, et par suite au découragement... Lavater eût pu lire encore bien des choses, mais à coup sûr il n'eût aperçu ni détour, ni amertume, ni haine, car il n'y en avait pas trace sur cette physionomie triste et sereine à la fois. La Lélia de mon imagination disparaissait devant la réalité, et c'était tout simplement une bonne, douce, mélancolique, intelligente et belle figure que j'avais devant les yeux.

En continuant mon examen, je remarquai avec plaisir que la *grande désolée* n'avait pas encore complètement renoncé aux vanités humaines ; car sous les manches flottantes de la robe, à la jonction du poignet à une main fine et blanche, je vis briller deux petits bracelets en or d'un travail exquis. Cette parure féminine, qui faisait très-bon effet, me rassura beaucoup, touchant la teinte sombre et l'exaltation politico-philosophique de quelques récents travaux de George Sand. Une des mains que j'examinais cachait un *cigarito*, mal caché du reste, car la fumée s'élevait derrière la prophétesse en petits flocons révélateurs.

Il est bien entendu que, durant ce minutieux inventaire, ma langue ne chômait pas. Pleinement rassuré par l'abord gracieux de Lélia, et désireux d'ailleurs de profiter de l'occasion pour compléter en tous points ma perfidie biographique, j'entortillai, à dessein, l'histoire du fumiste de périphrases et de parenthèses qu'elle écoutait avec une bienveillante et courtoise indulgence.

Enfin, quand il me parut que l'image était nettement tracée dans mon cerveau, je coupai court à mon imbroglio, et je m'empressai de m'esquiver, enchanté de pouvoir vous déclarer que la *Gazette de Saint-Petersbourg* ne sait ce qu'elle dit ; que les trois quarts de ceux qui jasant sur George Sand s'amuse à vos dépens ; qu'il est bien vrai que la prophétesse fume volontiers un ou plu-

sieurs *cigaritos* ; qu'elle daigne même, parfois, endosser notre absurde redingote ; que dans son cercle intime on l'appelle George tout court, mais que tout cela n'est pas défendu par la Charte, et qu'il y a loin de là aux puériles monstruosité qui se débitent en tous lieux. J'ajouterai même, si j'en crois des gens bien informés, qu'il est quelques salons de Paris où l'on voit l'illustre écrivain allier au prestige du génie la simplicité, la modestie, et les grâces décentes de la femme.

DE LOMÉNIE.

UTILITÉ DES MOUCHES

L'opinion généralement admise sur les mouches est que ces insectes constituent un de ces maux de la vie auxquels il est impossible de parer complètement, quoi qu'on fasse. Quand elles salissent nos peintures et les décorations de nos maisons, quand elles tombent dans notre lait ou nous empêchent de dormir avec leur bourdonnement agaçant et leurs piqûres incessantes, nous remercions le destin de ce que le froid nous débarrasse de cet ennemi de tous les instants. On se demande à quoi sert cet insecte, si ce n'est à nous exaspérer. Eh bien, la mouche, si incommode qu'elle soit, a, comme tout ce qui vit ici-bas, une mission à remplir, et une mission fort importante qui doit lui faire pardonner les attaques obstinées dont nous sommes l'objet de sa part.

Regardez attentivement une mouche qui vient se reposer après avoir volé pendant quelque temps ; vous lui verrez exécuter une série de mouvements qui vous rappelleront ceux du chat qui fait sa toilette, ou de l'oiseau qui lustre ses plumes. Ce sont d'abord les pattes de derrière qui sont frottées l'une contre l'autre ; puis chacune de celles-ci passe sur une aile ; puis c'est au tour des jambes de devant de se frictionner ; enfin, vous verrez la trompe passer sur les jambes et sur toutes les parties du corps qu'elle pourra atteindre.

Ce manège est-il fait dans un but de propreté seulement ? on l'avait cru jusqu'ici ; mais M. Emerson, un chimiste anglais, est venu démontrer qu'il en était tout autrement. En plaçant sous un microscope une mouche qu'il venait de prendre, il vit qu'elle était couverte de poux d'une petitesse incroyable ; il renouvela son expérience sur d'autres mouches, et constata qu'il en était de même pour toutes.

Il remarqua ensuite que ces insectes passaient leur trompe sur leur corps là où il y avait des poux et que les divers mouvements de pattes dont nous avons parlé n'avaient d'autre but que de rassembler en un même point le plus de ces animalcules possible pour n'en faire qu'une bouchée. M. Emerson crut d'abord que c'était leur progéniture que dévoraient les mouches, car on sait qu'elles portent leurs petits attachés à leur corps, mais de nouvelles expériences le tirèrent bientôt de cette erreur.

Il mit en effet sous le microscope un morceau de papier blanc sur lequel s'étaient posées deux mouches, qui semblaient très-occupées à manger quelque chose. Il constata sur le papier la présence des mêmes animalcules. Il essuya alors le papier et le plaça en un lieu dont il prit soin qu'aucune mouche n'approchât ; au bout d'un certain temps, il remit le papier sous le microscope et vit avec étonnement qu'il était couvert de poux. Ce n'étaient donc pas leurs petits que les mouches mangeaient, mais des animalcules qui flottaient dans l'air et qui s'accrochaient aux ailes, aux pattes, au corps de celles-ci.

L'expérimentateur renouvela ses expériences en un grand nombre d'endroits. Dans les lieux sales, où l'air était vicié, il constata que les myriades de mouches qui se pressaient étaient littéralement couvertes d'animalcules. D'autres mouches, capturées dans des endroits propres et bien aérés, étaient, au contraire, maigres et presque complètement dépourvues d'animalcules. Ainsi, là où

la corruption existait, les germes animés pouvant déterminer des maladies existaient de même, et de même aussi les mouches qui leur faisaient la chasse. Là où la propreté régnait, on ne voyait pas d'animalcules et les mouches étaient rares et affamées.

C'est ainsi que M. Emerson conclut que les mouches ont en ce monde une mission autre que celle de nous agacer.

Par ses intéressantes recherches, cet observateur a mis au jour un nouvel anneau de cette chaîne nécessaire de destruction qui existe dans la nature animée. Ces corps microscopiques servent de nourriture à la mouche, celle-ci à l'araignée, l'araignée à l'oiseau, l'oiseau aux quadrupèdes ou à l'homme.

De leur côté, ces animalcules animés ont des besoins. Comment se nourrissent-ils ? Ont-ils à l'égard d'autres animalcules invisibles le même rôle que les mouches ont vis-à-vis d'eux ? Voilà ce qu'on ne saurait dire et ce que la perfection des instruments ne permettra jamais de constater. Ce que l'on peut avancer sûrement, c'est que ces animalcules doivent avoir leur utilité en ce monde, la nature ne faisant rien sans cause.

S. A.

A TRAVERS LES LIVRES

L'heure présente est aux voyages et à la villégiature, par conséquent aux livres qui font paraître le chemin plus court. Aussi en paraît-il à foison en ce moment.

Parmi les romans, nous signalons en première ligne *le Reliquaire de Hauteclouque*, œuvre originale et charmante de M. Ernest Billaudel, et *le Fiancé de M^{lle} de Saint-Maur*, un entraînant et délicieux récit, plein d'intérêt et d'humour, comme l'auteur du *Comte Kostia*, M. Victor Cherbuliez, sait en écrire. Enfin, un volume de M. Fiévée : *Le Sergent d'Armagnac* (1). Ce dernier ouvrage de M. Fiévée se compose de souvenirs militaires amalgamés à des événements historiques et à une très-intéressante étude de mœurs espagnoles.

Nous empruntons au *Journal officiel* les lignes qu'on va lire :

« Sous le titre séduisant pour l'enfance de *Soirées amusantes* (2), M. Émile Richebourg a publié quatre séries de nouvelles correspondant aux quatre saisons de l'année. Chaque série contient trois volumes, ce qui donne un total de douze petits volumes remplis de récits honnêtes, et qui, pour beaucoup, seront l'agréable passe-temps des longues soirées d'hiver au coin du feu.

» A côté de l'éblouissement causé sur de jeunes imaginations par les contes de Perrault, les *Mille et une Nuits*, les histoires de fées, etc., il est bon d'habituer les enfants à envisager les côtés pratiques de la vie, et de leur en enseigner de bonne heure les douleurs et les joies.

» L'auteur s'est efforcé, non sans mérite, d'atteindre ce but par des histoires simples, vraisemblables, touchantes, où la note émue domine, et dans lesquelles grands et petits puiseront plus d'une leçon.

» A ce titre, nous croyons devoir signaler aux mères de famille cette charmante publication, dont le succès est déjà assuré. »

Dans un autre genre, — la gamme des romans a plus de nuances encore que celle des couleurs, — nous devons mentionner, parmi les dernières nouveautés écloses, *les Nuits du boulevard*,

(1) *Le Sergent d'Armagnac*, par A. Fiévée, 1 vol. in-18. E. Plon et C^{ie}, éditeurs.

(2) *Les Soirées amusantes*, lectures des familles : *Contes d'hiver*, *Contes de printemps*, *Contes d'été*, *Contes d'automne*, par Émile RICHEBOURG. 12 jolis volumes in-32. — E. Plon et C^{ie}, éditeurs, 42, rue Garancière, Paris. — Prix de chaque volume : 75 centimes.

de M. Pierre Zaccane (1), roman mouvementé qui défie l'analyse, et *les Femmes fatales* (2), de M. H. Escoffier. Cet ouvrage paraît être le premier anneau d'une série attachante, dont l'intérêt sera d'autant plus vif que le pinceau de l'auteur s'applique à mettre en lumière les mœurs actuelles et les caractères du temps.

Robert HYENNE.

REVUE DES MAGASINS

Lorsqu'une maison réunit, comme *la Scabieuse* (rue de la Paix, 40), tous les éléments de toilette nécessaires à un deuil, il est vraiment bien plus agréable pour une femme de s'adresser à elle que partout ailleurs. Les maisons spéciales offrent cet avantage incontestable de fournir, dans leur genre, tout ce qu'il y a de mieux et de meilleur.

Nous avons déjà dit à nos lectrices combien les tissus de *la Scabieuse* sont choisis avec soin. Il y en a pour tous les goûts et toutes les positions.

Les salons de la confection présentent toutes les garanties désirables d'élégance sérieuse et de genre sévère que réclame le deuil, sans perdre toutefois cette grâce et cette originalité de bon aloi qui forment un ensemble de qualités inappréciables. Les toilettes de *la Scabieuse* sont empreintes de ce caractère honnête et distingué qui lui a valu la clientèle d'élite qui fréquente ses salons.

Nos lectrices ont pu, du reste, se faire une idée du genre de cette maison, d'après ceux de ses modèles (costumes, chapeaux et confections) que le *Moniteur de la Mode* a reproduits dernièrement sur une de ses grandes planches insérées dans le texte. En se recommandant du journal, on peut être assurée de recevoir un accueil très-favorable des directeurs de *la Scabieuse*.

Nous avons oublié de parler de la variété et du gracieux choix des parures de *la Scabieuse* : cols unis ou plissés, riches pour garnitures, collerette en crêpe lisse blanc ou noir, fichus et manches de mille sortes appropriées au deuil. Nous ajouterons que ces parures, ainsi que les bonnets et coiffures, sont établis avec un goût parfait.

— Les femmes qui travaillent beaucoup par métier, par devoir ou par goût, trouvent un avantage énorme à prendre en gros leur mercerie et les différents matériaux qui servent à la couture. Outre l'agrément et la commodité qu'il y a à posséder de pareilles fournitures, on paye le tout beaucoup moins cher. Une mère de famille, aussi bien qu'une couturière, doit être de cet avis, et si, parmi nos lectrices, il en est qui n'y aient pas songé, nous les engageons vivement à prendre bonne note de cette indication.

Nous leur conseillerons en ce cas la fréquentation de la maison VATELOT ET C^{ie} (rue Turbigo, 59), laquelle s'est fait une spécialité de tous les articles concernant le travail de la couturière, depuis le simple fil à coudre et la doublure la plus courante, jusqu'aux garnitures de robe et passementeries les plus riches. Ajoutons seulement que la vente se fait en gros, à l'exception toutefois des assortiments.

Comme qualité supérieure et comme choix de marchandises, cette maison de passementerie se recommande entre toutes.

Les assortiments de passementerie, galons, franges et boutons, de la maison Vatelot et C^{ie} sont considérables et leur nouveauté ne laisse rien à désirer. Leurs fameuses franges-écharpe, que nous avons annoncées au début de la saison, ont eu jusqu'à ce jour un succès énorme et qui continue d'aller en augmentant. C'est une garniture riche et simple tout à la fois, qu'on dispose en tous sens sur une toilette. Avec des échantillons d'étoffe, la maison Vatelot se charge de faire faire des franges dans toutes les couleurs voulues.

Nous signalerons à l'attention de nos lectrices la jolie collection de boutons boulé et boutons de « soutane » de cette maison, et plus particulièrement ceux en nacre.

— Il ne faut pas songer à avoir la grâce et la tournure voulue dans une jolie toilette, si l'on ne possède l'art de bien choisir son corset et de bien établir son juponage. Tout le secret de la femme élégante est là ; les moyens étant connus, rien n'empêche de les appliquer.

(1) *Les Nuits du boulevard*, par Pierre Zaccane, 2 vol. in-18, chez Dentu, au Palais-Royal.

(2) *Les Femmes fatales*, par H. Escoffier, 1 vol. in-18, Paris, Dentu.

C'est à cette seule fin que nous insistons particulièrement sur l'urgence de s'adresser à une maison spéciale et bien connue, comme l'est la maison de PLUMENT (rue Vivienne, 33). On y trouve en ce genre un choix d'excellentes formes de modèles, d'une variété et d'une grâce qui ne laissent rien à désirer.

Beaucoup de nos lectrices connaissent le joli *corset sultane*, parce qu'elles le portent depuis longtemps ; elles savent combien ce précieux soutien transforme la taille, l'allonge, la cambre, etc., surtout avec l'adjonction de la ceinture Jeanne d'Arc ; — et qui voudrait se passer de ce supplément aujourd'hui ? Cette innovation a pour but, on le sait, d'effacer les hanches et de répondre parfaitement aux exigences de la mode actuelle.

Le *corset cage* se présente encore à notre esprit en vue des grandes chaleurs qui nous menacent. Fait à claire-voie, tout en étant baleiné comme il doit l'être, pourvu aussi de la ceinture « Jeanne d'Arc », il offre des garanties suffisantes pour qu'on n'hésite pas à le choisir en été.

En dehors des nombreux modèles de fourrures et jupons-tournures édités par la maison de Plument pour cette saison, et dont nous avons détaillé plusieurs fois les mérites, nous rappellerons à nos lectrices un point très-important qu'elles ont peut-être oublié : c'est que M. de Plument a entrepris la confection du jupon, proprement dit, sur une large échelle : jupons de percale, de nansouck, de mousseline ; à traîne ou non, avec garnitures variées de coulissés, bouillonnés, volants, broderie, dentelle, etc. Ajoutons que la coupe en est excellente, et qu'une coulisse avec cordons permet de resserrer par derrière toute l'ampleur du jupon.

SPÉCIALITÉS

La *crème Simon* est un produit d'une élégance parfaite. En même temps, il réunit toutes les qualités hygiéniques qu'il est possible de désirer. La glycérine, qui sert de base à cette remarquable composition, la rend très-onctueuse ; il ne s'y trouve aucun mélange de corps gras. Enfin, ce produit se conserve indéfiniment sans subir aucune altération, ni par les temps chauds, ni par suite de la gelée ou des voyages les plus lointains.

Nous recommandons l'emploi journalier de la *crème Simon* pour préserver la peau du hâle, des rousseurs, de l'action irritante de la bise et du soleil.

Cette crème merveilleuse blanchit le teint et lui donne à la fois l'éclat et la fraîcheur ; son parfum est délicieux. On doit en faire usage en même temps que de la *poudre Figaro* du même préparateur.

On trouve la *crème Simon* et la *poudre Figaro* à Lyon, chez M. Simon, rue de Lyon, 83. — Dépôt à Paris, rue Beautreillis, 23, et chez tous les principaux coiffeurs et parfumeurs.

M. D'A.

SOMMAIRE DU 1^{er} NUMÉRO DE JUILLET 1876

TEXTE. — Modes, description des toilettes et renseignements divers, par M^{me} Mary d'AUBERVILLE. — Echos de la mode, par M. Eugène CHAPUS. — Causerie, par M. Ludovic SAUVEUR. — La journée d'une mondaine, par W. — Le train-éclair, par B. S. — Théâtres, par HOP-FROG. — *Histoire d'un Rossignol et d'une Rose*, par Félicien MALLEFLE. — Chez George Sand, par M. DE LOMÉNIE. — Utilité des mouches, par M. Ch. DAVID. — A travers les livres, par M. Robert HYENNE. — Revue des magasins et renseignements divers.

ANNEXES. — Gravure coloriée n° 1335 C, dessin de M. Jules DAVID ; toilettes de plage. — Feuille de patrons tracés.

Dans le texte : P. n° 316, dessin de M. E. PRÉVAL : toilette de plage. — G. n° 647, dessin de M. E. THIRION : toilettes de réception à la campagne. — G. n° 643, dessin de M. E. THIRION : toilette de soirée pour casino.

ROUVENAT (✠) et CH. LOURDEL, JOAILLIERS.
Paris, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et FILS, propriétaires-gérants.